

MAX MEYERHOF⁽¹⁾

(1874-1945)

PAR

LOUIS KEIMER.

La perte qu'a subie notre savante compagnie, le 26 avril, par la mort de notre collègue et ami Max Meyerhof est particulièrement sensible, car le défunt brillait aussi bien par ses qualités morales que par son dévouement à la science. S'il m'échoit ce soir l'honneur de retracer ici sa vie et son œuvre, je sens parfaitement la difficulté qu'il y'a de rendre hommage à cette belle âme et mon incapacité de le faire. Qu'on veuille bien m'en excuser. Mais ce que j'essaierai de faire, c'est de m'exprimer comme si l'ami paternel de vingt-cinq ans était lui-même parmi nous.

Vous pourriez me reprocher Mesdames et Messieurs, d'employer trop fréquemment ici les mots *je* et *moi*, mais il le faut bien, car ce que vous me demandez c'est surtout de peindre un tableau aussi vrai que possible de la riche existence que fut celle de Max Meyerhof plutôt que d'énumérer les titres de ses publications.

Max Meyerhof naquit à Hildesheim, dans l'ancien royaume de Hanovre, le 21 mars 1874. La famille Meyerhof était établie dans cette ville depuis le début du XVIII^e siècle. Samuel Meyerhof, né en 1751, était le fils de Meyer Michael et de son épouse Jeruchim. De son mariage avec Hendel, Samuel Meyerhof avait un fils, Meyer Meyerhof, né en 1780. Ce dernier se maria avec une certaine Sarah Dux. Le quatrième enfant issu de cette union fut Albert Meyerhof, né le 5 mars 1817, qui épousa Lina Spiegelberg. Ce sont les parents de notre ami disparu Max Meyerhof. Comme

⁽¹⁾ Communication présentée en séance du lundi 21 mai 1945.

les noms de ses ancêtres l'indiquent, la famille était israélite. Ceci n'empêchait nullement l'évêque de Hildesheim de donner, en 1720, aux Meyerhof les droits civiques. A cette époque on disait de ceux des innombrables états allemands, grands ou petits, où régnait un évêque catholique : « Unter dem Krummstab ist gut leben » (« A l'ombre de la crosse, il fait bon vivre »). La minorité juive de Hildesheim vivait probablement en paix observant strictement ses vieilles prescriptions religieuses.

Nous nous entretenions, Max Meyerhof et moi, un soir du mois de mars de cette année 1945, des incroyables cruautés commises au cours de cette guerre par les nazis... A cette occasion, Meyerhof me raconta un fait aussi curieux qu'amusant pour illustrer à la fois la façon scrupuleuse dont les gens d'alors pratiquaient leur religion mosaïque et la différence entre la manière de faire la guerre jadis et celle d'aujourd'hui. Lorsque en 1866, les Prussiens sous Bismarck détrônèrent le roi aveugle du Hanovre, Georges V, les habitants de Hildesheim s'attendaient à l'occupation de leur ville par les Prussiens. Le mot prussien avait toujours un son particulier même en Allemagne. Le père de Meyerhof avait pris toutes les précautions possibles et avait averti sa famille de préparer tout pour loger chez elle des soldats du roi de Prusse. Les troupes ne tardèrent pas à arriver tout en proclamant qu'elles feraient une guerre humaine. La maison Meyerhof recevait, comme tout le monde, quelques soldats ou officiers qui, en faisant leur cuisine, employaient les casseroles des Meyerhof pour rôtir de la viande de porc. Ceci mit hors d'elle une vieille grand'mère ou tante qui, en s'adressant aux Prussiens s'écria : « Mais vous nous avez promis une guerre humaine et vous salissez maintenant mes casseroles avec la viande de cochon ? »

Max Meyerhof a toujours gardé un bon souvenir de l'ancienne ville épiscopale de Hildesheim et du royaume de Hanovre auquel sa famille se considérait attaché par bien des liens. Le grand-père maternel fut vétérinaire en chef de l'armée royale jusqu'à la conquête du pays par la Prusse en 1866.

En plus de Max Meyerhof, les familles Meyerhof et Spiegelberg ont donné au monde plusieurs grands savants : un de ses cousins, le professeur Otto Meyerhof — « mon célèbre cousin Otto » disait toujours Max Meyerhof

— reçut en 1932 le prix Nobel pour la médecine⁽¹⁾. Otto Spiegelberg, professeur aux Universités de Breslau en Silésie et de Goettingue, était un des meilleurs gynécologues de son temps. Son cousin Wilhelm Spiegelberg, professeur d'égyptologie à Strasbourg, puis à Munich, lui était particulièrement cher ; sa mort survenue en décembre 1930 lui fut très pénible.

Après le décès prématuré de son mari, la mère de Max Meyerhof amena son fils à Hanovre où il devait passer toute son enfance. Le jeune Max fréquenta le meilleur lycée de Hanovre jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Meyerhof m'a souvent parlé de ce lycée, de ses camarades de classe, de ses professeurs, de l'antisémitisme qui avait déjà à cette époque blessé son cœur d'enfant, mais il vantait surtout l'amour et l'intelligence de sa mère qui veillait sur lui ; sur son éducation, son avenir. A cette mère, morte à Hanovre à quatre-vingt dix ans, Max Meyerhof a voué un vrai culte. Plusieurs photographies de la vieille dame se trouvaient toujours sur le bureau de Meyerhof ou étaient suspendues aux murs de son cabinet de travail.

De 1892 à 1897, Meyerhof fit ses études de médecine à Heidelberg, à Fribourg, en Brisgau, à Berlin et à Strasbourg. Dans cette dernière ville il passa brillamment, en 1897, les examens en médecine et reçut l'approbation d'exercer comme médecin praticien. Un an plus tard (1898), il obtint le doctorat en médecine avec une thèse bactériologique sur les bacilles de la diphtérie⁽²⁾. Il publia la même année un autre travail bactériologique (sur les bacilles *Proteus*)⁽³⁾, mais dûit brusquement abandonner ces études. La mort subite de son beau-frère, mari de sa sœur Emma, l'obligea à quitter Strasbourg, à aller à Berlin et à entrer comme assistant dans une clinique ophtalmologique. Il travailla ensuite, également comme assistant, dans les cliniques ophtalmologiques de Posnanie et Breslau. Il profita de ses rares loisirs pour publier plusieurs

⁽¹⁾ Otto Meyerhof est depuis 1940 professeur à l'Université de Chicago.

⁽²⁾ *Zur Morphologie des Diphtheriebacillus*, 1898.

⁽³⁾ *Über einige biologische und tierpathogene Eigenschaften des Bacillus Proteus (Hauser)*, dans *Centralblatt für Bakteriologie, Parasitenkunde und Infektionskrankheiten*, 1898, I^{re} sect., t. 24, p. 18-27, 55-61, 148-154.

travaux sur la pathologie ophtalmologique et spécialement sur le trachome.

Lorsqu'il fit, en 1900, son premier voyage en Égypte, en compagnie de son cousin Otto Meyerhof, il y constata partout cette foule d'aveugles si souvent mentionnée par les anciens voyageurs et naturalistes : le Baron Harant de Polžic, un gentilhomme tchèque de Bohême, qui visita le Caire en 1598 et qui décrit la première fois la quantité énorme des mouches amassées sur les yeux des enfants tout en exprimant d'opinion que ces mouches seraient la cause probable de l'ophtalmie égyptienne ;⁽¹⁾ le médecin français Granger (de son véritable nom Tourtechot) donna, en 1730-1731, probablement pour la première fois, à l'Égypte l'appellation de « pays des aveugles »⁽²⁾. Bref, Meyerhof accepta en principe la suggestion de s'établir en Égypte comme oculiste que lui avait fait un jour à Assouan son cousin l'égyptologue Wilhelm Spiegelberg.

Il débarqua de nouveau en Égypte en 1903 et prit immédiatement la succession d'un oculiste allemand, le docteur von Herff. Les ordonnances médicales de Meyerhof indiquaient comme domicile « Sharia Bab el-Sharky en face de Jardin de l'Ezbékiah au-dessus du Bazar oriental ». Lorsque, au mois de juillet 1944, Meyerhof se trouvait à l'hôpital israélien du Caire, il m'a raconté un détail intéressant concernant le docteur von Herff dont il avait pris la succession. Cet oculiste était en fait un descendant du chevalier von Harff bien connu par son pèlerinage fait entre 1496 et 1499, comme il dit, en Italie, Syrie, Égypte, Arabie, Nubie, Palestine, Turquie, etc.⁽³⁾.

⁽¹⁾ L'édition tchèque date de 1608, l'allemande de 1678. Il existe encore une édition beaucoup plus récente que j'ai entre les mains et qui porte le titre suivant : KRISTOF HARANTA Z POLŽIC A Z BEZDRUŽIC A NA PECCE *af d.*, Cesta z Království Českého do Země Svaté, Země Judské, a dále do Egypta, etc., etc., 2 vols, Prague 1854-1855, le passage en question se trouve au tome II, p. 164-165.

⁽²⁾ *Relation du voyage fait en Egypte par le sieur Granger, En l'année 1730*, Paris 1745, p. 22 : « Les maladies des yeux y sont très-fréquentes, & si difficiles à guérir, que presque tous ceux qui en sont atteints, perdent la vue, ce qui fait que l'Égypte peut, à juste titre, être appelée, le pays des aveugles. »

⁽³⁾ *Die Pilgerfahrt des Ritters Arnold von Harff von Köln durch Italien, Syrien, Aegypten, Arabien, Aethiopien, Nubien, Palästina, die Türkei, Frankreich und Spanien, wie er sie in den Jahren 1496 bis 1499 vollendet, beschrieben und durch Zeichnungen erläutert hat* (éd. du Dr E. von Groote), Cologne 1860.

Une fois établi en Égypte, Meyerhof déploya cette activité débordante que nous lui avons tous connu, que nous avons tous admiré, cette activité qui n'a pris fin qu'avec sa mort. Bien que son activité scientifique ait dépassé de beaucoup les limites de sa véritable profession d'oculiste, il est resté fidèle, jusqu'au dernier moment, à cette vocation ophtalmologique. Le jeudi, 19 avril, la veille de sa mort, il avait encore donné rendez-vous à un malade pour le lendemain, exactement pour l'heure où il devait rendre son dernier soupir.

Depuis son arrivée en Égypte, Meyerhof avait lié amitié avec les meilleurs oculistes du pays, surtout avec Mohamed Eloui pacha et le Dr Mac Callan. Dès le début Meyerhof gagna le cœur de ses malades qu'ils fussent Égyptiens ou étrangers. Évidemment les derniers ne jouaient qu'un petit rôle par rapport à des dizaines de milliers de malades égyptiens qui lui témoignèrent leur gratitude. Tout le monde savait que Meyerhof était un médecin désintéressé, qu'il traitait gratuitement de nombreux malades pauvres. Il m'a dit à plusieurs reprises, arrivé au sommet de sa réputation, qu'il était convaincu que d'autres oculistes auraient pu aussi bien que lui soigner tel ou tel malade, mais que ces médecins ne possédaient pas le don de conquérir la confiance des patients, ce don qui n'était pas autre chose que la bonté de son cœur.

La personnalité du Dr Meyerhof est devenue légendaire parmi les habitants de la vallée du Nil. Les journaux quotidiens et les revues d'Égypte ont insisté sur ce fait le jour de sa mort⁽⁴⁾. Je puis personnellement ajouter que Meyerhof m'a raconté au retour d'un voyage dans la Basse Égypte, si je ne me trompe, qu'un Égyptien, un homme du peuple, lui avait parlé avec éloges de son père, c'est-à-dire du père de Meyerhof. Meyerhof ne comprenait pas. « Mais, docteur, poursuit son interlocuteur, votre père m'a sauvé la vue il y a vingt ans. » Et Meyerhof de répondre : « Il n'y a eu en Égypte qu'un seul Meyerhof. Ce fut donc moi qui vous ai soigné. »

⁽⁴⁾ Voir par exemple *The Egyptian Gazette* du 22 avril 1945 (« Egyptians will long remember 'Dr. Max' »), *La Bourse égyptienne* du 22 avril et du 23 avril 1945 (« Les Égyptiens n'oublieront pas la 'Dr Max' »), *The Sphinx* du 28 avril 1945 (avec « An Appreciation » écrite par Mrs. R. L. Devonshire).

Qui n'a pas profité de son grand cœur? Je pourrais vous en énumérer des exemples, Mesdames et Messieurs, pendant des heures.

Lorsque, en 1912, fut fondé l'Hôpital Abbas, Meyerhof dirigea la clinique ophtalmologique pour les pauvres. Avec le travail du praticien allait de pair celui du chercheur. Les années 1903 et 1904 furent consacrées à une première prise de contact avec cet Orient merveilleux et nouveau pour lui, cet Orient qui l'a captivé durant toute son existence—comme le Père Claude Sicard qui écrit, en 1723 : « Il faut, je le répète, il faut descendre sur les lieux, pour connaître et pour croire tout ce que la nature et l'art ont produit de rare et de merveilleux dans l'Égypte. »⁽¹⁾

Sa longue série de publications sur l'ophtalmologie égyptienne commença en 1905. Ce n'est naturellement pas à l'archéologue d'analyser ici les très nombreux travaux sur la bactériologie des ophtalmies contagieuses de l'Égypte et sur la pathologie du trachome, de la tuberculose, du glaucome et d'autres maladies oculaires. Je dois insister pourtant sur le fait que Meyerhof s'est toujours intéressé à l'histoire de chaque question qu'il a étudiée. Ainsi a-t-il publié en 1909 une étude écrite en allemand *Sur les maladies contagieuses des yeux répandues en Égypte, leur histoire, leur propagation et leur traitement* ⁽²⁾. Cette brochure actuellement introuvable et certainement dépassée par le progrès de la science de presque quarante ans, constitue pourtant un bon exemple de la méthode de travail de Max Meyerhof.

Il avait vite compris à la différence d'autres Européens qui ont fait comme lui de l'Égypte leur seconde patrie l'importance de la langue arabe pour les études les plus différentes. Meyerhof s'attela immédiatement après son arrivée à la tâche difficile d'apprendre l'arabe, tout d'abord comme tout le monde, de l'arabe parlé, puis de l'arabe littéraire. En parcourant sa bibliographie dressée en 1944 par M. Uri Ben-Horin sur la demande de l'École des Études orientales de l'Université hébraïque

⁽¹⁾ Extrait d'une lettre du Père Sicard, au Père Fleuriau, écrite du Caire le 2 juin 1723 dans *Nouveaux Mémoires des Missions de la Compagnie de Jésus dans le Levant*, t. VII, 1729, p. 59.

⁽²⁾ *Ueber die ansteckenden Augenleiden Aegyptens, ihre Geschichte, Verbreitung und Bekämpfung*, Le Caire 1909.

de Jérusalem⁽¹⁾, on constate que Meyerhof a publié un certain nombre de travaux en collaboration avec des orientalistes tels que C. Prüfer, Schacht, le R. P. Sbath, etc. Les orientalistes les plus célèbres de notre époque étaient ses amis; peu de temps avant sa mort, il eut encore la satisfaction de recevoir la visite de MM. Massignon et Kuentz auxquels il a expliqué plusieurs projets de publications qui, espérons-le, seront réalisés en dépit de sa mort.

A partir de 1907, Meyerhof collectionna des manuscrits arabes traitant d'ophtalmologie, de médecine et des sciences en général. Dans tout l'Orient arabe Meyerhof fit acheter, copier, photographier ces manuscrits. On a pu voir pleurer à chaudes larmes sur la tombe de Max Meyerhof, le jour de son enterrement, le « cheikh » Ibrahim Youssef qui avoua avoir cherché pour Meyerhof pendant trente cinq ans des manuscrits et des livres arabes. De cette riche documentation, Meyerhof a fait le meilleur usage possible, car il a publié lui-même une grande partie de manuscrits arabes ou bien il les a mis sans restriction à la disposition d'autres chercheurs que lui.

La première étape de son séjour en Égypte prit fin avec la guerre de 1914. Ici deux remarques s'imposent. Deux faits doivent être soulignés auxquels notre pauvre ami tenait particulièrement : après un séjour de douze ans, Meyerhof s'était habitué à l'Égypte qu'il aimait beaucoup, mais il était resté loyal et fidèle envers son pays, l'Allemagne.

Que de fois m'a-t-il raconté combien l'Égypte lui avait manqué pendant les longues années de son absence de 1914 à 1922. C'est bien Meyerhof qui a attiré mon attention sur le beau passage écrit vers la fin de l'époque de Mohamed Aly par un vice-consul de France à Alexandrie, Edmond Combes, passage auquel il avait souscrit sans restriction et que je me permets de lire en son souvenir :

« En Égypte, le ciel, le climat, la nature entière ont des séductions

⁽¹⁾ *Hebrew University School of Oriental Studies. The Works of Max Meyerhof. A Bibliography Compiled by Uri Ben Horin, Jérusalem 1944.* La publication de cette petite brochure, dont Meyerhof avait encore reçu, peu avant sa mort, un exemplaire, lui causa un très grand plaisir. Cette bibliographie presque complète énumère près de trois cents publications de Max Meyerhof.

incompréhensibles qu'on ne trouve dans aucun autre pays. On aime l'Égypte sans savoir pourquoi; on est fasciné sans qu'il soit possible de bien démêler les causes de cette fascination; et un voyageur, qu'il aurait parcouru les quatre parties du monde, conserverait un souvenir distinct de cette contrée singulière où les objets repoussants se multiplient devant vous, et dont l'ensemble vous captive. La plupart des étrangers qui l'habitent subissent à leur insu cette influence occulte, et se débattent vainement contre cette puissance inconnue et attractive; ils maudissent le pays et ses habitants; ils ne semblent aspirer qu'après le jour heureux où il leur sera permis d'abandonner cette terre ingrate pour aller revoir leur patrie; et ce jour heureux n'arrive jamais. Quoique libres souvent de réaliser leurs projets, ils vieillissent presque tous en Égypte et finissent par y mourir. Ceux mêmes qui ont essayé de s'éloigner, sont revenus quelque temps après, toujours attirés par un inconcevable prestige.»⁽¹⁾

Plus difficile à définir et à décrire objectivement est son attitude envers l'Allemagne. Il savait depuis sa tendre jeunesse à quoi s'en tenir quant à l'antisémitisme des Allemands, mais le nombre de ceux qui sentaient comme lui était grand dans le pays du Kaiser et il ne croyait pas à une éruption de haine et de persécution telle qu'elle fut inaugurée par Hitler. Puis, il devait toute son instruction aux universités et aux savants allemands.

Mais cette attitude, ces sentiments de reconnaissance envers le pays qui l'avait vu naître, ne l'empêchaient nullement d'apprécier ce qui était bon ou meilleur dans les autres pays et bien que Meyerhof fût toujours un homme doux et aimable, il a, à plusieurs reprises, défendu l'étranger contre l'allemand lorsque la Justice et l'Équité le demandèrent. Quelques semaines avant sa mort, il m'a encore parlé dans des termes les plus élogieux de Gaston Maspero qu'il n'avait que très peu connu mais dont la largeur de vue et d'esprit avait forcé son admiration. L'architecte-égyptologue allemand Ludwig Borchardt⁽²⁾, nationaliste à

⁽¹⁾ Edmond COMBES, vice-consul de France, *Voyage en Égypte, en Nubie, etc.*, t. I, 1846, p. 124-125.

⁽²⁾ À ce propos le passage de L. Borchardt dans son fascicule intitulé *Die Entstehung des Generalkatalogs und seine Entwicklung in den Jahren 1897-1899*, Berlin

outrance, avait, avant la guerre de 1914, pris l'habitude de critiquer l'éminent savant français que fut Gaston Maspero, et Borchardt fut parfois secondé, si je suis bien renseigné, par d'autres archéologues allemands, juifs comme lui et travaillant également en Égypte: Rubensohn, Zucker, etc. Les histoires que Borchardt et son groupe racontèrent un jour, dans un salon du Caire, sur Maspero, mécontentèrent ceux qui les entendirent et parmi eux un savant illustre: Georges Schweinfurth. Ce grand homme d'origine balte dont la vie tout entière fut dignité, charité et amour, donnait à Borchardt et à ses amis la réponse qu'ils méritèrent. Meyerhof a assisté à cette discussion assez pénible dont j'ai eu connaissance aussi bien de la bouche de l'illustre Schweinfurth que de celle de notre pauvre ami Max Meyerhof. Plus tard Meyerhof a eu le courage de critiquer sévèrement l'attitude de Borchardt dans l'affaire du buste de Néfertiti qui, sans les agissements, à Berlin, de Borchardt, serait rentré au Caire à l'époque du grand roi Fouad. «C'est beau, me disait à peu près Meyerhof plus d'une fois, de voir un savant juif s'agiter à Berlin et de prier les autorités nazies d'intervenir auprès de leur Führer pour qu'il empêche la restitution du buste volé.»

Meyerhof fit la guerre de 1914-1918 comme médecin militaire dans l'armée allemande, mais il n'oublia pas, pendant ce temps, l'Égypte et les études qu'il y avait commencées. Sa bibliographie contient pour cette époque plusieurs publications ophtalmologiques importantes, mais également quelques travaux concernant l'histoire de la médecine, le folklore, etc. Qu'il me soit permis d'en mentionner seulement deux, particulièrement utiles, l'une sur le Hachiche⁽¹⁾, l'autre sur le *Bazar des drogues et des parfums du Caire*⁽²⁾.

1937, p. 12, est significatif: «Bald nach meinem Fortgange übernahm MASPERO, der damals nach LORETS Rücktritt zum zweiten Male Directeur général du Service des Antiquités wurde, auch die Führung des *Catalogue général* selbst und liess bald einige Aenderungen in der Organisation eintreten, die schliesslich zum völligen Abbau der eigentlichen Kommission führten».

⁽¹⁾ *Der Hanf als Genussmittel der Orientalen*, dans *Oesterreichische Monatsschrift für den Orient*, t. 42, n° 7-12, 1916, p. 240-249.

⁽²⁾ *Der Bazar der Drogen und Wohlgerüche in Kairo*, dans *Archiv für Wirtschaftsforschung im Orient*, 1918, fasc. 1-2, p. 1-40, fasc. 3-4, p. 185-218.

À cette époque, Meyerhof était en relations épistolaires suivies avec Georges Schweinfurth et c'est également à cette date, vers la fin de 1917 ou au début de 1918, que j'ai eu, grâce à Schweinfurth, le premier contact avec Max Meyerhof.

La guerre terminée, Meyerhof s'installa à Hanovre comme oculiste. Le travail scientifique fut quelque peu négligé à cause du souci que lui inspirait l'avenir. Une chose était claire : quitter l'Allemagne le plus tôt possible. Serait-il autorisé à rentrer en Égypte ? Personne ne pouvait le dire. Mieux valait donc envisager aussi d'autres solutions. Ce fut à cette époque qu'il acheta les innombrables dictionnaires de sa bibliothèque ; beaucoup d'entre eux ne furent presque jamais consultés parce que Meyerhof obtint en 1922, comme premier sujet du Reich allemand, le permis de rentrer en Égypte. Le permis spécial avait été délivré par le maréchal Allenby lui-même qui appréciait le Dr Meyerhof comme homme, comme praticien, comme savant.

Voilà donc Meyerhof de nouveau en Égypte. Passons sous silence les premières difficultés, sa personnalité et son cœur les maîtrisèrent facilement. Son activité d'oculiste et de savant fut encore plus grande qu'elle ne l'avait été avant la guerre, car il se mêla beaucoup moins à la vie mondaine et sociale. Mais les Allemands ne tardèrent pas à rentrer en Égypte et avec eux de nombreux savants auxquels Meyerhof ouvrit de nouveau sa porte — jusqu'au moment où les fameuses lois raciales de Nuremberg et l'antisémitisme nazi changèrent en haine son attitude, jusqu'ici loyale, envers son pays. Le Reich l'avait nommé encore en 1929 membre de l'Institut d'archéologie de l'Empire allemand, Meyerhof démissionna. Meyerhof obtint la nationalité égyptienne. Il coupa toutes les relations avec ses connaissances et amis allemands affiliés au parti nazi, il pria tous les nazis du Caire de cesser de se faire soigner par lui, de lui rendre visite.

Jetant maintenant un coup d'œil sur l'ensemble de son activité scientifique on peut le résumer ainsi : l'ophtalmologie lui doit d'avoir éclairci l'étiologie bactériologique des maladies d'yeux les plus courantes en Égypte à l'exception du trachome dont l'origine est restée jusqu'ici inconnue. Ses travaux sur cette dernière maladie — je mentionne surtout ici son *Histoire du traitement du trachome dans l'antiquité et pendant le moyen âge*

arabe, 1936⁽¹⁾ sont particulièrement appréciés, de même que ses publications concernant l'hérédité de la myopie chez les Égyptiens et les autres races méditerranéennes. Ce dernier sujet revenait toujours dans ses discussions.

Meyerhof regrettait fréquemment que le temps lui manquât pour décrire plus d'observations cliniques qu'il ne l'a fait, mais ses publications de ce genre sont déjà en nombre appréciable. Son activité allait jusqu'à donner des informations à plusieurs journaux d'Europe sur les dangers de la consommation des drogues narcotiques employées dans le Proche-Orient, et à rendre compte dans ces mêmes journaux européens des résultats des Congrès médicaux qui se sont tenus en Égypte.

Il n'est pas aisé de résumer brièvement ce que fut Max Meyerhof pour les différentes branches des études orientales. Nous avons déjà fait allusion aux manuscrits arabes dont il fit collection depuis 1907. Ajoutons ici qu'il a découvert des manuscrits importants de Hônain Ibn Ishâq et d'autres auteurs anciens. Il en a édité et traduit un certain nombre. Ainsi publia-t-il, en collaboration avec le R. P. Paul Sbath, son collègue de notre Institut, *Le livre des questions sur l'œil de Hônain Ibn Ishâq*, qui a paru en 1938, dans les *Mémoires* de notre Institut (t. 36). Son article publié dans notre *Bulletin* de 1937 sur *Une controverse médico-philosophique au Caire en 441 de l'hégire avec un aperçu sur les études grecques dans l'Islam* (en collaboration avec Joseph Schacht)⁽²⁾ a beaucoup contribué à éclairer l'époque des traductions à Bagdad et la transmission des sciences grecques et arabes. Un autre travail de Meyerhof dont notre Institut peut s'enorgueillir et qui fut également publié dans notre *Bulletin* est intitulé *La fin de l'école d'Alexandrie d'après quelques auteurs arabes*. Meyerhof a prouvé dans cette communication de l'année 1933 que les bibliothèques d'Alexandrie n'ont pas été brûlées par les arabes, mais que « l'école »

⁽¹⁾ *The History of trachoma treatment in antiquity and during the arabic middle ages*, dans *Bulletin of the Ophthalmological Society of Egypt*, t. XXIX, 1936.

⁽²⁾ Voir également Joseph SCHACHT and Max MEYERHOF, *The Medico-philosophical Controversy between Ibn Butlan of Baghdad and Ibn Ridwan of Cairo. A contribution to the History of Greek Learning among the Arabs. The Egyptian University. The Faculty of Arts publications no. 13, 1937.*

d'Alexandrie a existé jusqu'à l'époque du Calife 'Omar Ibn 'Abd el-'Aziz qui l'a transférée d'Alexandrie à Antioche, puis à Harrân et plus tard à Baghdad. A cette dernière ville elle a persisté comme « école » philosophique chrétienne qui a formé plusieurs savants musulmans. « En prononçant le mot *école*, dit Meyerhof, nous ne devons aucunement penser à une institution officielle ; au contraire, il est plus que probable que là où les écoles philosophiques existant à Alexandrie à la fin de l'époque byzantine n'étaient tolérées après la conquête arabe que par l'indifférence des gouvernements musulmans ; les professeurs donnaient certainement l'enseignement à titre privé, comme leurs bibliothèques éventuelles devaient être leur propriété privée. Nous voyons que tous étaient chrétiens, ecclésiastiques pour la plupart, à l'exception d'un seul Musulman, al-Hosain ibn Karnib. » J'ai déjà mentionné sa précieuse étude, écrite vers la fin de la première guerre mondiale, sur *Le bazar des drogues et des parfums du Caire*. Il s'est beaucoup occupé des livres des Simples chez les Arabes et de l'identification des nombreuses drogues qui furent introduites dans la pharmacopée européenne. Notre Institut lui doit surtout sa merveilleuse édition d'*Un glossaire de matière médicale composé par Maïmonide*. Cet ouvrage parut dans nos *Mémoires* (t. XLI) de 1940. L'édition du Livre des Simples de Ahmad Ibn Muhammad Al-Ghâfiqî est malheureusement restée inachevée comme d'ailleurs plusieurs autres travaux qu'il avait encore le projet et le désir de terminer, tout en comptant, à cause de son état de santé, sur l'aide de MM. Massignon et Kuentz et le R. P. Paul Sbath.

Cette énumération encore très succincte de l'œuvre de Max Meyerhof serait trop incomplète si l'on ne faisait pas au moins allusion à ses travaux sur l'enseignement de la médecine chez les arabes. Nous avons déjà cité les travaux sur cette question entrepris en collaboration avec Joseph Schacht⁽¹⁾. Qu'il me soit permis de citer encore sa très savante étude sur *Joannes Grammatikos (Philoponos) d'Alexandrie et la médecine arabe*⁽²⁾.

Vous ne m'en voudrez certainement pas, Mesdames et Messieurs, si je

⁽¹⁾ Cf. *supra*, p. 177, note 2.

⁽²⁾ Dans *Mitteilungen des deutschen Instituts für ägyptische Altertumskunde in Kairo*, t. II, 1932, p. 1-21.

passe sous silence le nombre considérable d'articles traitant de certaines antiquités arabes, comme par exemple son étude entreprise en collaboration avec Joseph Frank, sur un astrolabe de l'Empire Indien du Grand Mogol⁽¹⁾ ; notre secrétaire général, M. Wiet, qui s'intéresse particulièrement aux astrolabes et globes célestes saurait certainement mieux que moi mettre en relief la valeur des études de ce genre. Nul n'ignore que Meyerhof était grand collectionneur d'objets d'art arabe, de tapis, etc.

Il a publié également plusieurs traités sur l'alchimie chez les arabes et échangeait beaucoup de lettres sur cette question avec Eilhard Wiedemann d'Erlangen, frère de l'égyptologue Alfred Wiedemann, et spécialiste des sciences naturelles chez les arabes.

Le désintéressement avec lequel il a encouragé les savants, surtout les jeunes, est universellement connu, car il n'est point de pays où il n'avait pas d'amis et d'admirateurs. Mais n'allons pas si loin. Nous qui vivons en Égypte, nous nous sommes presque tous adressés à lui, nous avons eu recours à sa science, nous avons consulté son énorme bibliothèque. Si Paul Kraus était encore parmi nous, il aurait, j'en suis sûr, proclamé avec enthousiasme ce qu'il devait à Max Meyerhof. Les autres amis intimes tels que Georges Steindorff, actuellement en Amérique, George Sarton, lui aussi en Amérique, Joseph Schacht en Angleterre, se seraient certainement unis à nous pour lui rendre ce dernier hommage.

Il va de soi qu'un homme qui a travaillé avec succès pendant quarante cinq ans, qui avait beaucoup voyagé et qui était très polyglotte — il connaissait bien le latin, le grec ancien, l'allemand, l'anglais, le français et l'italien, il savait lire l'hébreu, le syriaque, le persan, l'espagnol, le portugais et le hollandais, — il était depuis longtemps, mais surtout vers la fin de son existence chargé d'honneurs, mais sans qu'il les ait recherchés.

Il a été membre des différentes sociétés médicales et scientifiques d'Égypte, de la Société royale de Médecine d'Angleterre et de plusieurs autres sociétés savantes du continent. Les bulletins et les revues de toutes ces sociétés allemandes, américaines, anglaises, françaises, espagnoles, etc.

⁽¹⁾ Josef FRANK and MAX MEYERHOF, *Ein Astrolab aus dem indischen Mogulreich*, Heidelberg 1925.

contiennent des articles de Max Meyerhof sur l'histoire de la médecine et les sciences chez les arabes, etc.

Les portes de notre vénérable Institut d'Égypte lui furent ouvertes toutes grandes le 15 février 1932. Il a été vice-président de notre savante compagnie en 1941-1942, mais ce qui est beaucoup plus, il a été l'un des travailleurs les plus assidus. J'ai déjà fait allusion à ses travaux, tous remarquables, publiés dans notre *Bulletin* et dans nos *Mémoires*. Le présent *Bulletin* contient sa dernière étude. Il l'a composée en y mettant ses dernières forces. Empêché de la lire lui-même, ce fut notre secrétaire général, M. G. Wiet, qui se chargea de le faire pour lui. L'Institut d'Égypte l'a accompagné à sa dernière demeure et son vénéré Président, M. P. Jouguet, lui a dit un touchant au revoir sur sa tombe encore ouverte.

Il fut nommé, en 1928, docteur honoraire de la Faculté des lettres de l'Université de Bonn; et, en 1929, lui fut offert la chaire d'histoire de la médecine de l'université de Leipzig, mais Meyerhof aimait trop l'Égypte et avait trop de sens pratique pour ne pas pressentir ce que les Allemands étaient en train de préparer. Il refusa.

Bien qu'il n'y attachât aucune importance, Meyerhof possédait plusieurs « décorations » (l'ordre de la Croix Rouge, de la Couronne prussienne, etc.), mais il était une de ces « distinctions », comme on dit, à laquelle il tenait beaucoup : l'Ordre du Nil dont le Grand roi Fouad lui avait conféré la classe de Commandeur. Meyerhof n'a été reçu qu'une seule fois par le grand souverain trop tôt disparu, mais cette audience a fait sur lui la plus profonde impression. Je suis sûr et certain que Meyerhof a rendu compte, comme il l'a fait à moi, à d'autres amis et connaissances des deux heures d'entretien qu'il a passées avec le roi Fouad. Le roi lui a dit qu'il fallait peut-être cent ans, peut-être plusieurs siècles, mais que le jour viendrait où l'on apprécierait la valeur des sociétés scientifiques et des musées fondés par lui. Il ne cachait pas son opinion sur certains individus qui s'opposaient par principe à l'œuvre scientifique du roi. Mais Meyerhof, cette personification de douceur et de prudence me défendit de répéter ces paroles royales en m'apprenant en même temps un mot de P. N. Hamont, directeur de l'École vétérinaire du Caire à l'époque de Mohamed Aly : « En Égypte, les disgrâces ne sont pas éternelles :

l'homme destitué revient parfois plus puissant qu'il ne l'était. »⁽¹⁾

Meyerhof avait prévu depuis longtemps sa mort, il en parlait très souvent et sans aucune crainte. Ce qui l'inquiétait était seulement l'avenir de son épouse. Les premiers jours du mois de mai 1942, en lui rendant visite après une séparation de deux ans et demi, je le trouvais vieilli... beaucoup avait changé... un appartement nouveau... de la bibliothèque énorme, que j'avais si bien connue dans les deux appartements précédents, ne subsistaient que des restes assez modestes. Meyerhof avait certainement deviné mon étonnement, ma déception. Le cœur gros, il me disait en substance : les médecins ne m'ont donné que deux ans... tout au plus... Je quitterai ce monde sans regret. J'ai fait souvent mon examen de conscience et j'ai gagné la certitude que je n'ai jamais voulu faire pleurer quelqu'un. Mon plus grand désir serait de vivre assez longtemps pour voir s'écrouler encore le nazisme, ce régime satanique et bestial, et Hitler, ce leader allemand le plus exécrable qu'ait jamais connu l'histoire... Nous nous trouvâmes au mois de mai 1942. J'ai vu Meyerhof plusieurs fois par semaine sinon quotidiennement pendant l'époque cruciale de l'été 1942. Les hordes de Hitler et de Mussolini conduites par Rommel se trouvaient aux portes d'Alexandrie. La confiance de Meyerhof dans les vaillantes armées britanniques était inébranlable... Présence de M. Churchill au Caire. Meyerhof était convaincu que les Anglais, même après la chute d'Alexandrie, défendraient le Delta et le Caire mètre par mètre, pouce par pouce. « Mais, lui disaient certaines connaissances, quelques amis, le Caire est en train de se vider; beaucoup de gens ont déjà fui... » Meyerhof répondit toujours : « Ils ne viendront pas au Caire... et, même s'ils venaient, où voulez-vous que j'aille? D'ailleurs ils n'auront pas beaucoup de plaisir avec moi, car mon vieux corps, malade, ne supportera pas pour longtemps les douceurs d'un camp de concentration nazi. » Et le miracle, le miracle dans le vrai sens du mot, s'est produit : les nazis et les fascistes ont été chassés des frontières égyptiennes et plus tard du sol de l'Afrique tout entière. Si Meyerhof nous a quitté avant d'avoir pu entendre le moment si désiré où les canons annonçaient la Victoire après

⁽¹⁾ P. N. HAMONT, *Souvenirs d'Égypte, Magiciens et Psylles*, dans *Revue de l'Orient*, t. II (cahiers V à VIII), Paris 1843, p. 154.

la fin du nazisme et après la mort des charlatans criminels Hitler et Mussolini; il a vécu assez longtemps, de même que le grand président Roosevelt, dont la mort subite l'a encore beaucoup affligé, pour voir s'approcher les Russes des faubourgs de Berlin. Meyerhof s'est éteint dans la certitude que la Victoire des Alliés n'était qu'une question de semaines, il a pu déjà distinguer à l'horizon l'aurore de la Liberté.

Le jour des funérailles de Max Meyerhof, le Grand Rabbin du Caire, Son Éminence Nahoum effendi, en s'adressant à la veuve éplorée du défunt, a essayé de la consoler par ce mot : « Votre mari n'a pas disparu, il est simplement absent. »

En feuilletant l'exemplaire du petit volume de SÉNÈQUE, *Ad Marciam de consolatione* ⁽¹⁾, livre qui ne quittait pas son lit de douleur, j'ai trouvé, marqué par sa main déjà tremblante, le passage suivant : « Ce qui provoque notre douleur, c'est le regret de n'avoir plus auprès de nous un être qui nous était cher. En soi, cette privation serait évidemment tolérable : car nous ne pleurons pas les absents qui doivent rester absents toute leur vie, bien que nous ayons perdu, avec la possibilité de les voir, tous les plaisirs qu'ils nous donnaient. C'est donc de notre imagination que nous sommes victimes, et notre malheur n'est jamais que ce que nous voulons qu'il soit. Le remède est entre nos mains : disons-nous que les morts sont des absents et trompons-nous volontairement. Nous nous sommes séparés d'eux comme pour un voyage : que dis-je ? nous allons les rejoindre, ils ont simplement pris les devants. »

Voilà, cher ami, la suprême consolation que tu nous a adressée aussi bien par la bouche de ton ministre de culte que par un ouvrage immortel d'un philosophe romain.

Cher Ami, ce mot affectueux que nous avons échangé si souvent, oralement et par écrit, nous ne le dirons plus, depuis que la mort a fait de l'homme au grand cœur, de l'éminent savant et du célèbre praticien un hiératique personnage de l'histoire égyptienne contemporaine. Aussi voudrais-je une dernière fois le dire, en y mettant toute émotion douloureuse qui m'étreint. Repose en Paix, mon Cher Ami, tu ne seras oublié jamais !

⁽¹⁾ SÉNÈQUE, *Dialogues*, t. III, *Consolations*. Texte établi et traduit par René Waltz (Collections des Universités de France), 1933, pp. 38-39.